

300 3/1 2019

## Lettre aux Communautés

# LAC

La *Lettre aux Communautés*, revue bimestrielle de la Communauté Mission de France, est un lieu d'échanges et de communication entre les équipes et tous ceux, laïcs, prêtres, diacres, religieux et religieuses, qui sont engagés dans la recherche missionnaire de l'Église, en France et en d'autres pays.

Elle porte une attention particulière aux diverses mutations qui, aujourd'hui, transforment les données de la vie des hommes et la carte du monde. Elle veut contribuer aux dialogues d'Église à Église en sorte que l'Évangile ne demeure pas sous le boisseau à l'heure de la rencontre des civilisations.

Les documents qu'elle publie sont d'origines diverses : témoignages personnels, travaux d'équipe ou de groupe, études théologiques ou autres, réflexions sur les événements... Toutes ces contributions procèdent d'une même volonté de confrontation loyale avec les situations et les courants de pensée qui interpellent notre foi.

Elles veulent être une participation active à l'effort qui mobilise aujourd'hui le peuple de Dieu pour comprendre, vivre et annoncer que la foi au Christ donne sens à l'avenir de l'homme. ■



# Éditorial

## La Semeuse

Arnaud Favart

Acte ancestral, semer est un geste emblématique de confiance. Confiance que le grain semé en terre à l'automne germera l'hiver pour donner l'herbe au printemps, puis l'épi. Omniprésente sur les pièces de monnaie de la V<sup>e</sup> République, la Semeuse avait été dessinée en 1887 pour une médaille agricole. Reprise en 1960, elle met symboliquement en scène le rayonnement économique, culturel et agricole de la France du XX<sup>e</sup> siècle. Robe et cheveux en arrière, la grâce et la détermination de son geste sont rehaussées par cette attitude volontaire de semer à contrevent. Ce contre-courant annonce-t-il une volonté de puissance que le temps prendra à revers ?

Quoi qu'il en soit, l'effigie de la Semeuse raconte la valeur incontournable de la monnaie dans la construction du contrat social. Celle du travail, du lien à la terre, du crédit, de la finance, de l'impôt et de la citoyenneté républicaine. Une valeur et une confiance risquées pour le meilleur et pour le pire. Si le contrat social n'a jamais été complètement exemplaire ni vertueux, nous savons que la mutation en cours marque une rupture de grande ampleur.

L'ensemble des institutions, qu'elles soient politiques, syndicales, éducatives ou religieuses, traverse une crise de confiance majeure. Les Gilets jaunes ont dénoncé l'iniquité de la fiscalité en cours et les carences de la démocratie représentative. Si les promesses n'engagent que ceux qui les écoutent, comment faire confiance à la parole des élus ?

différence, il permet de sortir de la confusion et de l'illusion pour accéder à la reconnaissance mutuelle et à la vérité.

La confiance n'est jamais neutre, elle implique le risque du mensonge ou de la déception. Dominique Devisse raconte ce saut de la confiance par-dessus les appréhensions. Le regard bienveillant de l'autre permet de surmonter la peur de s'engager. Soigner n'est pas toujours guérir. Jeune médecin, Nathanaëlle Montanier sait que la technique ne peut se substituer au combat de la vie. Un traitement, si utile soit-il, peut maltraiter s'il n'est pas accompagné par un regard de confiance profondément humain. Au collège, Catherine Longevialle entend que les parents misent beaucoup sur les résultats scolaires. Elle ressent combien les élèves sont tiraillés entre la force d'espérance transmise par les parents et le poids d'anxiété qui pèse sur leurs épaules. Elle mise sur une relation éducative qui instaure la confiance en premier lieu.

Tout jeune couple, Edwige et Gautier ont démarré l'aventure familiale dans la confiance mutuelle d'un lâcher-prise. Entre sagesse et grain de folie, ils accueillent la naissance de leur enfant comme un nouvel appel à faire confiance.

Peut-on faire confiance à un monde numérisé dont la puissance de calcul peut aller jusqu'à modéliser nos conduites et prétendre nous satisfaire ? Guillaume Roudier baigne professionnellement dans cet univers et rappelle qu'il vaut mieux cultiver la confiance et la coopération avec ses collègues, un levier bien plus puissant d'humanisation que le calcul.

Cédric le charpentier sait que l'assemblage, ça marche en triangle. Son projet est devenu possible grâce au dialogue de confiance engagé avec Samuel. Il est devenu réalité parce que le troisième élément du triangle, son réseau, lui a fait confiance et

Lorsque des croyants lisent la Bible, quelle confiance peuvent-ils accorder à ce qui est raconté ? Certains faits paraissent si peu crédibles au regard de notre rationalité ! Et nos propres histoires peuvent se dissoudre faute de sens commun. Jean-Christophe Houot, théologien et maraîcher, prend l'image de l'abeille qui féconde la fleur. Nos histoires collectives ont besoin d'être fécondées par une Parole qui les interroge, qui produit du sens, qui les rend créatrices et fraternelles.

Cette Parole a peu à peu installé le socle de la confiance dans des figures annonciatrices du Christ comme celle de David. Les chrétiens, explique Bernard Michollet, peuvent relire les méandres de leur histoire en s'appuyant sur le roc de la fidélité indéfectible de Dieu à son peuple.

Le comité de rédaction a sollicité des auteurs bien plus jeunes que d'habitude. Leurs témoignages et leurs analyses manifestent beaucoup de soin et d'humanité dans leur attitude.


Si les mutations concourent à l'instabilité sociale et à l'inquiétude de l'avenir, faire confiance n'éliminera jamais le risque inhérent à toute relation. Si le geste ancestral du semeur a perdu de son actualité, faisons le pari que la confiance reste un geste prometteur d'humanité et d'attention attendu par tant de nos contemporains.



#### Prochains thèmes abordés :

N° 301 Après une rupture, quels rebonds ?

N° 302 Les ministères aujourd'hui



Au comité de rédaction de notre revue et au sein de la Communauté Mission de France, il contribuait, par sa grande culture et son acuité d'analyse, à approfondir la réflexion et la « recherche commune » par ses articles, ses prises de position, et son talent à rendre accessibles des connaissances scientifiques ou philosophiques complexes.

Pierre était un scientifique éclectique et passionné qui savourait la poésie, le plus court et le plus sûr chemin pour la théologie, selon lui !

Au cœur de sa vie, la passion qui a rempli son existence aura été de faire que l'Écriture devienne Parole vivante, de cheminer dans le jardin des Ecritures avec d'autres ; Cet engagement, il l'a d'abord vécu à son arrivée à Brest au sein d'une aumônerie universitaire et d'une aumônerie de lycée. Il l'a prolongé en encadrant le Parcours théologique du diocèse de Quimper. Formé lui-même dans les groupes de recherche « Sémiotique et Bible », il est ensuite devenu l'accompagnateur de plusieurs groupes de lecture biblique à tonalités diverses. Et il a aussi contribué à la naissance de l'association Galilée, association de laïcs partenaires de la Mission de France dont il a animé plusieurs sessions.

Nombreux sont celles et ceux qui auront croisé avec bonheur et fécondité la route de l'homme à la pipe, avec son sourire bienveillant, la grande sollicitude qui était la sienne, à l'écoute de cela ou de Celui qui cherche à se dire au plus intime ; en témoin de la Source, il désirait tant qu'elle puisse jaillir au cœur de chacun(e) dans la rencontre fraternelle.

Jusqu'au bout, il aura « déposé sa vie », et le dernier chemin, il aura eu à le parcourir courageusement, en « serviteur souffrant ».

Que grâce soit rendue pour la belle vie de ce « frère en Christ » !

parle de Certeau désigne l'acte, le fait de croire, de faire confiance de façon générale et non spécifiquement dans un contexte religieux, la foi par laquelle on croit, et non ce qui est cru.

Je commencerai par écouter comment l'on parle : que disent les mots que l'on emploie lorsque l'on parle de croire, de confiance ? Puis, en articulant croire et savoir, j'en viendrai à la définition du croire comme « pratique de la différence ». Je terminerai par quelques réflexions sur « l'institution du croire ».

UNE MÊME RACINE  
SE FAIT ENTENDRE  
DANS LA FOI  
ET LA CONFIANCE.

### QUE DIT LA LANGUE ?

Le français comme d'autres langues latines possède deux racines, foi et croire ou croyance, là où le grec (*pistis / pisteuein*) ou l'allemand (*Die Glaube / glauben*) n'en ont qu'une. À l'inverse, il est difficile de distinguer en français *faith* et *belief* ; rien n'impose vraiment la différence entre foi ou confiance et croyance. Avoir foi en quelqu'un, c'est lui faire confiance, croire en lui. Une même racine se fait entendre dans se fier et faire confiance, dans la foi et la confiance. (En français, le mot foi s'emploie principalement dans un contexte religieux et théologique, mais pas exclusivement. Ainsi, le cachet de la poste fait foi.)

Dans de nombreuses langues, le vocabulaire du croire est celui du commerce. Commerce, comme en atteste le latin mais aussi un français qui devient désuet, signifie d'abord échange. Telle personne est d'un commerce facile ; on peut rompre commerce ou entretenir commerce de lettres ; on parle de commerce sexuel, sans qu'il y soit question d'argent ou de prostitution. *L'Admirabile commercium* désigne l'échange admirable par lequel le Christ prend la nature humaine pour que l'homme reçoive la vie divine.

Ainsi, *on fait crédit* à quelqu'un lorsqu'on est commerçant ou lorsqu'on lui fait confiance. Réciproquement, on est redevable d'une dette tant envers

croire s'inscrit un non-vérifié, le différé, qui en fait une sorte de savoir faible. Croire, c'est savoir mais sans preuve, avec un indice d'imprécision ou de doute. Du croire au savoir, le curseur se déplace sur l'échelle de la vérité et de l'erreur.

De Certeau recense plusieurs anecdotes selon lesquelles, au contraire, le croire est une valeur forte du savoir. « C'est faux, mais j'y crois. » « Je ne crois pas aux fantômes, mais j'en ai peur. » Le croire n'est pas ici l'expression d'une vérité puisque, explicitement, on sait que c'est faux ou que cela n'existe pas. Croire désigne une attitude ou plutôt ce qui commande des comportements. Croire ne se comprend pas seulement, voire d'abord, comme expression du vrai, mais comme ce qui fait faire.

Le mathématicien Cantor écrivait d'une de ses démonstrations qu'il la savait vraie, mais qu'il ne pouvait la croire tant elle le surprenait : il avait besoin de l'assentiment de ses collègues. Et de fait, en sciences, il ne suffit pas qu'une démonstration ou une théorie soient exactes, il faut encore qu'elles soient reçues par la communauté scientifique. Tous, nous faisons l'expérience que telle personne ne nous juge pas ; le croire est une autre affaire. L'enfant peut savoir quelque chose, mais s'il n'y a personne pour croire en lui, il ratera son épreuve. Croire est alors une valeur forte du savoir. Croire, c'est plus que savoir ou voir. C'est savoir de telle sorte que cela induise des attitudes et des comportements. C'est savoir avec et par les autres. Il y a « un excès du croire » comme dit Pierre Gisel.

« La réception de la "vérité" par le milieu dépend de ce qu'il peut en faire. L'acceptation sociale est liée à une opérativité. La crédibilité conjugue un rapport social (un accord sur une base commune) à un rapport pragmatique (une possibilité à venir de faire quelque chose). Elle consiste donc à traiter les énoncés non plus en termes de vérité, mais en fonction d'une productivité sociale qui articule l'acquis du groupe sur un avenir à faire<sup>2</sup>. »

---

2. CERTEAU (de) Michel, « Le croyable. Préliminaires à une anthropologie des croyances », 1985.

La crise dite des Gilets jaunes, parce qu'elle est sociale, est une crise des institutions du croire. L'autorité y est contestée, tout représentant y est contesté. Personne n'est qualifié pour parler en mon nom, individu, institution, personnel politique même validement élu, ou corps intermédiaires. Ce qui est nouveau, peut-être, c'est, après la fin de « la » vérité, l'impossibilité de la « vérité ». Qui fera croire si les faits sont contestés par les « faits alternatifs », si « la vérité n'est pas la vérité », comme dit l'administration Trump ? Si le croire n'est pas possible, il n'y a pas de pratique de la différence, il n'y a pas de société.


JAMAIS NOUS N'ENTENDONS  
CE QUI A ÉTÉ DIT OU  
VOULU ÊTRE DIT.

Comme cela a souvent été dit : la foule n'est pas le peuple. Comment vivre ensemble si l'institution du croire, ce sont les réseaux sociaux et les *fake news* ?

La première institution, c'est la langue. Elle suppose une confiance dans sa capacité à dire juste. Que serait une langue qui signifierait autre chose que ce qui est dit ? Lewis Carroll l'a décrit dans la conversation, qui n'en est pas une, avec la chenille. Et pourtant, malgré ou grâce à la confiance dans la langue, c'est ce qui se passe en permanence. Jamais nous n'entendons ce qui a été dit ou voulu être dit. C'est même ce qui est passionnant dans l'écoute, même si c'est parfois cruel voire mortel.

Dans le contexte de critique des institutions des années 70 dans lequel il s'inscrit, de Certeau dénonce l'illusion d'une absence d'institutions. Il y a toujours déjà de l'institution. La vie humaine est sociale, pratique de la différence, et n'existe pas sans des institutions qui font croire, les « institutions du croire ». Les repérer n'est pas leur accorder un blanc-seing, mais se donner la possibilité de les contester, sans se mettre hors-jeu, sans se retirer du jeu social.

On parle de l'effondrement des idéologies, des grands récits. On a critiqué l'entreprise de l'*Histoire mondiale de la France* dirigée par Patrick Boucheiron voulant se déprendre d'un récit national qui permettrait de s'identifier et de construire une société. Mais toujours renaissent les institutions qui font croire, les chapelles qui autorisent, en l'espèce le bon ou le mauvais historien.



Est alors évident que l'institution est pourriture qui se sert de ce qu'elle est censée autoriser à son propre avantage. Mais, nouvelle place ménagée à l'altérité par de Certeau, cette saloperie dans l'institution est aussi sa chance, ce qui lui interdit de se prendre et qu'on la prenne pour ce qu'elle ne fait que rendre possible, « l'absent de l'histoire ».

« Tel est en effet le jeu de l'institution. Elle loge la pourriture en même temps qu'elle la désigne. Elle lui assigne une place, mais circonscrite, constituée en secret interne : entre nous, tu n'es qu'une salope, tu n'es qu'un sujet supposé savoir. En logeant chez elle cette "pourriture", elle la prend en charge, elle la limite à une vérité sue et prononcée au-dedans, qui permet au-dehors un autre discours, celui, noble, de la manifestation théorique<sup>5</sup>. »

---

5. CERTEAU (de) Michel, « L'institution de la pourriture : Luder », *Histoire et psychanalyse, entre science et fiction*, Paris, Gallimard, 1987, p. 165.

## AU COMMENCEMENT... LA CONFIANCE EN SOI

La confiance, ça commence par quelque chose qui touche à la relation à soi, à sa construction personnelle. Me faire confiance, c'est un bien nécessaire pour sortir de ma zone de confort, pour être en situation de créer, d'engager de la nouveauté, d'expérimenter. Bref, pour accueillir la vie, tout simplement. La confiance que chacun se porte à lui-même, c'est une sensation qui se construit sur la sédimentation en soi d'expériences positives. Quand je fais travailler une personne sur la confiance, en sophrologie, je commence par l'inviter à retrouver une situation où elle a eu particulièrement confiance en elle. À partir de là, elle peut retrouver des sensations physiques de respiration apaisée, de rythme cardiaque tranquille, de détente corporelle, de force qui pousse à aller de l'avant, de plénitude... Les sensations seront bien sûr différentes pour chacun. L'idée, c'est de faire émerger une expérience de « déjà là » et de s'appuyer dessus pour aller de l'avant, pour oser, pour risquer, pour nous permettre de réaliser nos désirs. La confiance en soi, c'est une force pour l'action !

LA CONFIANCE EN SOI,  
C'EST UNE FORCE  
POUR L'ACTION !

*Rachel a bientôt 40 ans. Elle est issue d'un milieu modeste, elle n'a pas vraiment choisi son métier de coiffeuse. Sa relation à sa mère a été (et reste) désastreuse et elle a, de ce fait, une piètre estime d'elle-même. Son père, avec qui elle s'entendait bien, est décédé trop tôt. Chez elle, c'était un milieu très fermé. On n'invitait pas à la maison. Elle vit mal d'être toute seule et ne sait pas comment faire pour rencontrer un homme à qui elle pourra faire confiance. Elle aimerait être cachée et au lieu de ça, dans le salon de coiffure où elle travaille, elle occupe le poste le plus exposé, celui qui est le plus près de la vitrine. Dans l'accompagnement, petit à petit elle noue une relation de confiance avec moi. Elle apprend à dire ses peurs, elle vit l'espace de l'accompagnement comme un lieu pour elle. L'écoute que je lui offre lui permet de se dire, de tâtonner, de chercher les mots justes pour exprimer son ressenti. Elle découvre qu'elle peut, sans peur d'être jugée, explorer toutes les sensations qui la traversent. Rachel découvre aussi ses talents, son*

## **DE LA CONFIANCE POUR VIVRE ENSEMBLE**

En troisième lieu, il y aussi un sens sociétal de la confiance : c'est l'un des fondements possibles de la relation des personnes entre elles d'un part et des personnes envers les organisations et les institutions d'autre part. La confiance les uns dans les autres, dans les institutions, en un avenir commun est un des fondements du « vivre ensemble ». Nous sentons bien que cette intuition-là est bien chahutée. Ce que nous traversons aujourd'hui avec la crise des Gilets jaunes est bien le symptôme d'une crise de confiance profonde dont on a du mal à entrevoir la sortie.

*Rachel a encore, par la suite, traversé bien des moments chaotiques mais le saut en parachute de ses 40 ans avec les encouragements de ses amis reste l'expérience fondatrice, pour elle, d'une nouvelle manière de prendre la vie. Elle l'a fait et elle peut s'appuyer là-dessus. Cette expérience porte en elle tout un poids d'humanité et souvent elle convoque ce moment pour se donner le courage d'aller de l'avant. Aujourd'hui, elle se risque dans une reconversion professionnelle parce qu'elle sait que d'autres expérimentations l'attendent pour peu qu'elle fasse confiance en un avenir autre pour elle.*

## **LE COURAGE D'ÊTRE SOI**

Quand on décide de vendre une maison, on commence par la faire estimer afin de pouvoir en fixer le bon prix. L'estime de soi se situerait donc plutôt du côté d'une juste évaluation de ma valeur. Si j'ai été convenablement encouragé, je connais les points forts et les points faibles de ma personnalité. Je connais, je ressens mes points d'appui. Je sais les valeurs qui sont fondamentales pour moi et je sais les défendre. J'accepte de prendre des risques, de me tromper. Je peux consentir à mes manquements sans penser que je suis un(e) raté(e). L'estime de soi, c'est donc avoir une image saine de soi-même.

L'estime de soi, c'est le socle intérieur, c'est mon patrimoine en quelque sorte. La confiance, c'est la sensation sur laquelle je vais m'appuyer pour aller de l'avant...

# Un appel à la Vie !

Nathanaëlle Montanier

**Q**uand j'entends ce mot « confiance », différents visages et récits de vie viennent à mon esprit, comme un élan, ravivant en moi la flamme qui me donne la force de me lever chaque matin pour accomplir mon travail de soignant. La confiance est au cœur de notre métier de soignants, elle intervient à tous les niveaux.

Il y a d'abord la confiance dans la technique et les nouveaux outils disponibles pour améliorer la santé, la qualité de la vie, voire prolonger la vie. Des études scientifiques doivent prouver l'innocuité, l'efficacité, la supériorité ou la non-infériorité, en répondant à un niveau de preuve qui doit se situer dans un intervalle de confiance statistique suffisant pour que l'on puisse proposer le dispositif ou le traitement au plus grand nombre. Dans le diabète par exemple, les pompes à insuline, les outils de mesure de la glycémie ont changé la vie des patients ; on s'achemine même vers le pancréas artificiel. Si ces dispositifs sont révolutionnaires, souvent gages d'une amélioration de la qualité de vie, ils demandent au patient une grande confiance dans la technique dont ils vont dépendre. À nous, soignants, ils nous demandent de faire le pari que le patient peut être capable d'apprendre à gérer ces dispositifs, pour en être maître et non dépendant, grâce à l'éducation thérapeutique.

L'éducation thérapeutique... un formidable défi, qui ne peut s'établir sans

---

## À PROPOS DE L'AUTEUR

Nathanaëlle Montanier est jeune médecin, diabétologue-endoocrinologue, à l'hôpital.

Elle fait partie d'une équipe Mission de France à Orléans.

pour espérer une guérison. Et pourtant, ils ont voulu croire que leur amour et leur foi en la Vie seraient plus forts, en faisant le choix de se marier alors que le combat contre la maladie venait de débiter. Grâce à l'amour inconditionnel de cette femme pour son mari, un chemin d'abandon et de confiance a pu se dessiner, pour entrevoir une traversée vers la vraie Vie. Ma foi me donne de relire, dans cette expérience, la promesse d'un Dieu qui ne nous abandonne pas et qui se fait proche en nous accompagnant sur le chemin de la traversée. Frères en humanité, nous avançons ensemble, nourris par cette foi en l'Homme et en sa capacité à Vivre par-delà l'injustice de la souffrance et de la maladie.

UN CHEMIN D'ABANDON  
ET DE CONFIANCE  
A PU SE DESSINER.

Je rends grâce pour la confiance en la Vie reçue de cette jeune femme, enceinte de quatre mois. Elle enfante la vie au cœur du chaos. Sa situation familiale est particulièrement difficile et éprouvante, source de beaucoup de souffrance et d'incertitude vis-à-vis de l'avenir. Elle doit aussi faire face à une complication de son diabète qui touche sévèrement son rein et peut mettre en péril le devenir de sa grossesse. Touchée et bouleversée par son histoire de vie, je suis saisie par sa confiance en la Vie. Alors que je lui manifeste mon inquiétude quant à la suite de sa grossesse, elle m'interpelle par son infini abandon dans les mains de Celui qui lui donne la force de mener le combat. « Si Dieu le veut, j'ai confiance, il ne m'abandonnera pas, l'enfant vivra. » J'ai accueilli cette incroyable parole de foi avec une grande émotion, dans un silence d'action de grâce : elle m'émerveillait et m'invitait à accueillir le souffle d'une brise légère au cœur de la tempête. Par sa confiance infinie, elle est venue faire vaciller en moi mes peurs et mes incertitudes de soignante, comme une invitation à les abandonner et les confier dans les mains de Celui qui peut tout.

Les patients viennent toucher mes propres fragilités et me rejoindre dans mon humanité, avec mes limites. Ils me relèvent même parfois. Dans la prière et la relecture, j'accueille alors leur confiance en la vie, comme un formidable élan de résurrection qui vient réveiller au plus profond de moi les ressources pour me donner toujours plus, afin que la Vie ait le dernier mot.

# Permettre à l'enfant de grandir

Catherine Longevialle

**L**a confiance – à ne pas confondre avec la crédulité – occupe une place centrale dans toute relation éducative : c'est un fondement nécessaire à l'éducation. Mais contrairement à ce qui est en jeu entre deux adultes, la relation de confiance qui lie un adulte à un enfant n'est pas symétrique.

En effet, l'enfant a besoin de se sentir en confiance pour reconnaître l'autorité de celui qui l'exerce car une autorité ne peut exister que si elle est reconnue. Il importe donc que l'adulte, sans être parfait, soit tout de même suffisamment mature, fiable, crédible et bienveillant et qu'il sache garantir un cadre protecteur pour que l'enfant s'y sente en sécurité. Dès lors, cet être en devenir pourra s'appuyer sur ce référent adulte pour progresser, intérioriser des règles, s'approprier une culture, s'opposer..., bref grandir !

En retour, pour que l'enfant parvienne à développer toutes ses potentialités, il est nécessaire que les adultes qui l'entourent fassent acte de confiance en misant sur sa capacité à bien se comporter et à progresser. Il s'agit cette fois non pas d'un sentiment de confiance (être en confiance) mais d'un processus (faire confiance), ce qui suppose un pari raisonné et gradué sur les capacités de l'enfant. D'après Isabelle Filliozat, « quand les parents font à sa place, par manque de temps, par impatience, pour se simplifier la vie, ou pire, par

---

## À PROPOS DE L'AUTEUR

Catherine Longevialle, de l'équipe de Drancy, anime le Réseau éducation de la CMDF. Mariée à Antoine, elle est mère de

deux enfants. Depuis 15 ans, elle enseigne l'histoire et la géographie dans l'académie de Créteil.

sachent aller de l'avant avec une assurance sans faille renvoie à notre hantise de l'échec. Même quand on adhère aux valeurs évangéliques, on ne peut naturellement pas s'empêcher de désirer pour ses enfants le succès, la réussite, la popularité... Si bien que nous ressentons d'instinct la moindre faille dans leur estime de soi comme une source d'inquiétude, pour ne pas dire d'angoisse. Antoine et moi le savons bien, nous qui mobilisons actuellement beaucoup d'énergie et de tendresse pour aider nos propres enfants à surmonter d'importantes difficultés scolaires et relationnelles qui révèlent et amplifient leur manque d'assurance<sup>4</sup>. Rude épreuve, pour eux comme pour nous-mêmes. Outre la remise en question à laquelle cette situation nous pousse nécessairement, il nous faut puiser beaucoup de sagesse et de paix intérieure pour les aider à traverser ces épreuves de la vie comme des expériences pascales, avec l'espérance que ce qui est aujourd'hui source de tourment et de souffrance aura dans leur histoire une fécondité qui nous échappe encore.

RUDE ÉPREUVE,  
POUR EUX COMME  
POUR NOUS-MÊMES.

Mais il faut de la prudence et du doigté dans le recours au discours religieux : la manifestation du Salut ne prend pas toujours le caractère éclatant d'une traversée de la mer à pied sec. Si l'on peut encourager son enfant à placer sa confiance dans le Seigneur, si on peut lui suggérer de demander, dans la prière, la manne de Sa Paix pour traverser les épreuves, nous savons cependant que la perspective du Salut ne permet pas d'éluder la Croix. Or, ce à quoi l'on peut consentir pour soi-même, cette part de vulnérabilité qui nous ouvre à la Grâce, comment pourrait-on, sans frémir, l'accepter pour ses enfants ? Et comment ne pas redouter, si les difficultés persistent, un sentiment de déception, d'aigreur ou de colère envers ce Dieu dont le secours ne se serait pas manifesté avec l'éclat espéré ?

---

4. Notre fille subit du harcèlement scolaire. Elle craint d'être rejetée par ses camarades et de ne pas être crue par les adultes de l'école. Quant à notre fils, en CP, il rencontre des difficultés dans les apprentissages et il se déprécie facilement face aux moqueries de certains.

ludique est pléthorique. D'autres, résolument optimistes, misent sur la créativité des jeunes pour inventer leur propre avenir. Mais cela suffit-il à faire société ?

Faute d'un horizon commun et d'un consensus autour des valeurs à transmettre, nous avançons avec nos enfants sur des sentiers incertains, le nez rivé à nos chaussures. Nous avons un vrai problème à penser collectivement les finalités de l'acte éducatif. Comme le pointait déjà Guy Avanzini en 1984, n'assiste-t-on pas à une dénaturation de la relation éducative « quand, faute de finalités connues ou de normes reconnues, elle est réduite à son vécu affectif »<sup>6</sup> ? Ce brouillage des repères et le malaise ambiant au sujet de l'avenir altèrent le rapport des familles avec l'école.

## **LA DÉFIANCE ENVERS L'INSTITUTION SCOLAIRE MINE LA CONFIANCE DES ÉLÈVES ENVERS LEURS MAÎTRES**

Jean-Louis Auduc écrit ceci : « Aujourd'hui [...] aucun parent n'est assuré que son enfant vivra dans le futur mieux que lui. C'est une rupture profonde avec ce qui a existé depuis deux siècles où la notion [...] de l'ascension sociale a été un moteur puissant de l'espoir dans le futur. [...] Cette perspective était un élément fondateur d'un projet collectif, d'une confiance dans l'école. » Il ajoute que nous sommes passés « d'une société fondée sur des promesses matérielles dans lesquelles l'école jouait un rôle clé en délivrant des diplômes reconnus sur le marché du travail à une société pleine de menaces où l'école joue souvent le rôle de bouc émissaire »<sup>7</sup>.

Chômage de masse, incivilités, montée du terrorisme... Sur à peu près tous

---

6. AVANZINI Guy, « La relation éducative aujourd'hui », dans *Valeurs Juvéniles, Le supplément*, n° 150, Cerf, octobre 1984.

7. AUDUC Jean-Louis, « Dix conseils pour bien gérer les relations parents-enseignants », site du Café Pédagogique, 15 septembre 2014.

## VERS UNE « ÉCOLE DE LA CONFIANCE » ?

En cette période où le mot « confiance » est devenu un élément de langage dans la communication ministérielle pour promouvoir une réforme de l'école qui suscite beaucoup de... défiance parmi les enseignants et les parents, m'est-il encore permis de souligner que la confiance ne se décrète pas ? Malmenés par le rythme accéléré des réformes et amers devant le peu de reconnaissance sociale qui leur est signifié par des salaires jugés trop bas, beaucoup d'enseignants regardent avec suspicion les évolutions annoncées par leur ministre. Ils les perçoivent comme une énième attaque contre le service public d'éducation, au profit d'une marchandisation de l'enseignement.

IL EXISTE BEAUCOUP  
DE... DÉFIANCE PARMİ  
LES ENSEIGNANTS ET  
LES PARENTS .

En effet, la crise de confiance envers l'école et la forte anxiété des parents au sujet de l'avenir professionnel de leurs enfants créent les conditions d'un marché juteux pour les officines privées qui ne manqueront pas de vendre à prix d'or des formations qualifiantes, du « *coaching* scolaire » et du conseil en orientation. Déjà en 1996, un document de l'OCDE préconisait le recours à des « prestataires de services éducatifs. [...] La technologie (créant) un marché mondial dans le secteur de la formation ». Dès lors, le rôle des pouvoirs publics se limitera dans l'avenir à « assurer l'accès à l'apprentissage de ceux qui ne constitueront jamais un marché rentable et dont l'exclusion de la société en général s'accroîtra à mesure que d'autres vont continuer de progresser »<sup>8</sup>.

Comme enseignante, comme mère et comme citoyenne soucieuse du bien commun, la perspective d'une société de plus en plus inégalitaire dans laquelle la tâche noble d'éduquer devient l'objet d'un « *business* » me désole. En

---

8. « Adult Learning and Technology » in *OECD Countries*, OCDE, Paris, 1996 : cité par Gérard de SÉLYS dans « L'école, grand marché du XXI<sup>e</sup> siècle », *Le Monde Diplomatique*, juin 1998.

# Croire en l'autre dans le couple

Edwige et Gautier Deruette

**E**st-ce différent de la confiance en amitié ? Est-ce une confiance plus forte ? Ou est-ce que le projet de vie commune renforce ce besoin de confiance absolue ?

Car finalement la confiance est au cœur des relations humaines. Que nous soyons croyants ou non, que nous soyons en couple ou non, le besoin de pouvoir faire confiance à l'autre avant de nous livrer à lui est essentiel. Sans cela, la relation n'est pas, qu'elle soit amicale ou d'une autre nature. Toutefois, le projet de vie commune renforce le besoin de faire confiance à l'autre et devient un des piliers du couple ; sans elle, nous avons du mal à imaginer comment l'art de vivre à deux peut fonctionner.

Dans notre cas, ça a été la première « phase test » de notre couple : apprendre à connaître l'autre et à ne pas mettre en doute ses propos. Apprendre à s'écouter et savoir ce que l'on souhaitait vraiment. Savoir se faire confiance à soi-même aussi, car comment puis-je faire confiance à l'autre si je ne me fais pas confiance ? Lente construction d'une relation qui mûrit. Il est tellement plus facile de se défier de l'autre que de plonger avec lui dans l'inconnu.

Mais les êtres humains ne sont pas des machines que nous pouvons tester

---

## À PROPOS DE L'AUTEUR

Edwige et Gautier habitent  
Chantepie, près de Rennes.  
Ils sont mariés depuis deux ans et

parents d'une petite fille depuis  
février 2018. Ils sont en équipe à  
Rennes.

Un peu comme lorsque l'on se lance dans un nouveau voyage où nous ne maîtrisons pas tous les paramètres. Pour Pâques, nous avons décidé de faire Rennes-Nantes à vélo, en trois jours et sans savoir comment notre enfant allait réagir à rester dans sa carriole. Un sacré défi ! Et pourtant, non seulement nous l'avons réussi, mais nous avons hâte de recommencer. Car même si tout ne fut pas facile, notamment dans les derniers kilomètres, là où la fatigue se faisait sentir, là où notre fille commençait à râler sérieusement et où le lieu d'étape paraissait bien loin, les derniers coups de pédales ont été facilités par nos capacités réciproques à ne pas laisser tomber. Et notre pugnacité, notre confiance en l'inconnu ont souvent été récompensées par les rencontres faites en chemin. Comme si l'inconnu devenait l'« un connu ». « L'homme prévoit et Dieu rit », dit un proverbe yiddish. Nous l'avons plus d'une fois expérimenté mais cet humour de Dieu nous va bien.

FAIRE LE CHOIX  
DE CROIRE  
EN L'AUTRE.

Est-ce que notre confiance en notre couple et en l'avenir repose sur notre foi ? Cette dernière est au cœur de nos vies sans pour autant être omniprésente. Elle guide nos choix et nos actions. Nous savons que nous ne sommes pas seuls, sans pour autant pouvoir l'expliquer de manière raisonnée. Cette volonté d'agir ensemble, de cheminer vers la vie à deux, de fonder une famille, tout cela est guidé par une force qui ne tient pas qu'à nous et à notre volonté propre. Un peu comme cette histoire où un homme marche sur le sable, Dieu à ses côtés et, lorsque l'homme se retourne, il constate que parfois il n'y a qu'une seule trace de pas. Il en accuse Dieu et ce dernier lui répond : « C'est qu'alors je te portais ». Eh bien, parfois, Dieu porte deux personnes voire une famille entière ! Ça n'est pas explicable mais cette foi que nous portons pour le message de Jésus nous permet d'avoir foi en l'autre.

Finalement, la confiance dans le couple, c'est de faire le choix de croire en l'autre, de croire que, même dans les moments de doute ou de découragement, l'un fera toujours un pas vers l'autre pour remettre en branle la joie et l'humour ! Et grâce à cette foi, d'avancer vers d'autres aventures, souvent pleines de péripéties. Bref, vers la vie !

## **NOUS SOMMES MODÉLISÉS ET ARCHIVÉS**

Aujourd'hui, le paradigme social est bouleversé par la numérisation de la société. Sans cesse en effet, volontairement ou non, nous confions nos vies à des systèmes, des applications qui gèrent notre quotidien, qui gèrent notre historique, nos habitudes. De là, nous sommes modélisés et archivés. Mais ces données absorbées sont-elles stockées de manière confidentielle ou sont-elles commercialisées par des entreprises cherchant à nous cibler, à faire de nous des produits ? Conditionnent-elles nos choix, notre existence ? Que reste-t-il de notre liberté ? Bref, pouvons-nous encore faire confiance au système dans lequel nous évoluons ?

Un utilisateur de services connectés a-t-il conscience que l'écoute de musique le matin, la lecture des nouvelles dans les transports, le choix du restaurant le soir, tout lui est suggéré<sup>1</sup> ? Combien de contemporains leur font plus confiance qu'à tout autre chose ? Vie professionnelle, vie privée, vie intime, tout est collecté et modélisé. Cartes de fidélité, réseaux sociaux, recherches sur le web..., comment faire confiance à une information qui a été créée pour notre profil, pour notre consommation ? Mais l'effet le plus pernicieux serait encore ailleurs. En effet, nous recevons des nouvelles ciblées qui nous confortent dans nos choix et nos opinions. Autrement dit, préjugés et ignorance s'entretiennent ainsi d'eux-mêmes. C'est un biais de confirmation : un effet semblable à la fréquentation exclusive de personnes qui nous ressemblent, qui nous empêche de nous ouvrir aux alternatives de pensées. Et surtout de nourrir nos intelligences par la saine confrontation des idées.

## **L'ENTREPRISE, UN ESPACE DE PARTAGE ET DE COLLABORATION**

Dans les entreprises qui ne peuvent ignorer ce phénomène puisque le numérique est leur produit même, comment est, ou devrait être, abordée la question de la confiance ? Peut-être avant tout en se rappelant que tout commence,

---

1. D'après une étude de Douglas C. SCHMIDT, de la Vanderbilt University  
(<https://static.poder360.com.br/2018/08/DCNGoogle-Data-Collection-Paper.pdf>).

facteur de socialisation et d'humanisation ? « La confiance serait liée à la nature même de l'existence humaine, au fait que nous ne sommes jamais complètement indépendants des autres<sup>3</sup>. »

## LA CONFIANCE, CELA S'ENTRETIENT

Dès lors, comment franchir ce fossé qui se creuse parfois quand certains ignorent ce que d'autres vivent douloureusement chaque jour au travail ? La souffrance n'est pas compatible avec la confiance et ce qu'elle permet. Il faut la supprimer pour pouvoir voir au-delà, il faut vouloir la joie au travail pour que le travail joue tout son rôle de lieu d'accomplissement. Comme l'artisan prenant confiance en lui par ses gestes toujours plus sûrs et gratifié par la reconnaissance de l'œuvre qu'il a créée, les salariés doivent être encouragés par leurs collègues et reconnus par leur hiérarchie. La confiance s'entretient, se nourrit, se renouvelle. En se manifestant dans le travail, la confiance peut être une énergie sociale, un levier pour chacun et pour tous au-delà de la simple production. « Le travail est facteur d'humanisation en devenant le pivot d'une socialisation grâce à laquelle l'humanité franchit une étape décisive dans sa marche collective<sup>4</sup>. »

LA CONFIANCE  
S'ENTRETIENT,  
SE NOURRIT,  
SE RENOUVELLE.

\*

Dans notre société où le travail occupe une place si importante, dans notre espace et notre temps numérisés, la confiance apparaît fragile mais comme un préalable nécessaire. Cette promesse réciproque nous engage avec d'autres et ouvre un avenir possible dans lequel il nous faudra nous risquer à discerner et découvrir toute l'altérité de notre monde.

Au-delà des questions sociales, les entreprises ayant part au numérique, par

3. MARZANO Michela, « Qu'est-ce que la confiance ? », *Études* n° 412, 2010.

4. CHENU Marie-Dominique, « Pour une théologie du travail », *Esprit* n° 186, 1952.

# « C'est l'histoire de deux amis... »

Cédric Salembier et Samuel Bodinier

**A**mis depuis plus de 15 ans, Samuel Bodinier et Cédric Salembier se sont rencontrés en station de montagne. Cédric et Karine, la compagne de Samuel, ont travaillé ensemble. Samuel revendique une foi païenne. Cédric a travaillé à la reprise d'une entreprise appelée Bois Loisirs en 2013. Samuel, avec ses compétences professionnelles, l'a accompagné dans ce projet. La reprise ne s'est pas faite et Cédric a créé en 2015 une nouvelle entreprise nommée Studext. Samuel était toujours là. Ensemble, ils relisent cette aventure lors d'un échange à bâtons rompus, qu'un dialogue de confiance a permis.

\*

**Cédric :** Tu te souviens que tu m'as écrit une lettre, il y a quelques années ?

**Samuel :** Des mails, on s'en est envoyé pas mal...

**C. :** Je te parle d'une lettre manuscrite.

**S. :** Ah ! Tu dois faire partie des trois ou quatre personnes qui ont reçu une lettre de ma part...

**C. :** Tu étais encore en Suède et je me posais la question de reprendre l'entreprise Bois Loisirs. Tu semblais vouloir signifier par cette lettre l'importance du moment... Cette lettre était accompagnée d'un dossier relié : un *business-plan* de la reprise de cette entreprise, fait de ta main ! C'était, pour

---

## À PROPOS DES AUTEURS

Cédric est charpentier. Il participe à l'équipe Rhône vert de la Mission de France. Samuel est acheteur

dans l'industrie. Tous deux sont mariés ou pacsés et ils ont respectivement trois enfants.

du conseil d'administration, ça m'a aidé à prendre la décision en confiance.

**S. :** Je me souviens que j'étais contre. C'est plus difficile de partir de zéro. Reprendre une activité qui tourne, cela permet dès le début d'avoir une base, des perspectives, de se fixer des objectifs. Puis, au fur et à mesure, de s'adapter à la réalité du terrain. Quand

JE CROYAIS EN L'HOMME,  
AU PORTEUR DU PROJET.

on te demande un *business-plan*, tu pars d'une feuille de papier blanche. Quand il y a déjà une activité, c'est plus simple de mon point de vue.

**C. :** C'est ce moment qui est fondateur pour toi.

**S. :** Oui.

**C. :** Une même histoire vécue ensemble mais relue de façon différente.

**S. :** Oui, mais j'avais confiance dès le début. C'est peut-être une remise en cause personnelle à ce moment-là. Suis-je prêt à suivre un homme plutôt qu'un projet ?

**C. :** Merci d'avoir suivi le changement de cap, malgré tout !

**S. :** Je te redis combien c'est difficile de partir de rien mais cela ne change pas le fait que je croyais en l'homme, au porteur du projet et à sa capacité à s'adapter, à évoluer, à recentrer. Finalement, c'est ce qui s'est produit. Le projet, de son idée première à sa réalisation, s'est fondamentalement transformé.

**C. :** Entre le point de départ et ce qu'est devenu Studext aujourd'hui, tout a été créé, du sol au plafond. On a évolué ensemble. Tu parles de ma capacité d'adaptation, d'évolution, certes, mais tu as bien aidé au recentrage sur les sujets importants. Avec François<sup>1</sup>, tous les deux, vous avez été complémentaires dans le cadrage : le chiffre d'affaires, le bien-être du chef d'entreprise, l'aspect commercial. Pas évident pour moi qui suis simplement charpentier... Quand on doit gérer les chantiers et faire face aux imprévus, on doit sortir de sa zone de confort. C'est impensable sans des gens qui te disent que c'est faisable.

**S. :** C'est pour cela que je crois à la force du groupe, de l'équipe. Pour avancer

---

1. Un ami retraité qui, avec Samuel, forme une sorte de bureau-conseil-bar du CA de Studext et qui est ancien chef d'entreprise.

confiance. Marc dit toujours que la question financière doit arriver à la fin de la réflexion sur les projets. Si elle arrive trop tôt, elle bloque tout !

**S.** : Exact. L'argent est un moyen pas une finalité. Notre économie est basée sur la confiance. C'est un pilier ! Impossible de bâtir sans. Tu fais quand même confiance à ta banque, à ton employeur, à l'État, aux enseignants, à ta *baby-sitter*. Même si tu grognes contre eux et que tu mets en doute l'utilisation optimale des ressources. Je pense que c'est pour cela que l'on préfère recruter dans son réseau mais aussi investir dans le projet d'un ami ou d'une connaissance.

**C.** : La confiance se construit avec des bases et les piliers. Comme des milliers de fils déjà tissés depuis des années entre nous.

**S.** : Depuis Pâques 2003, rue Stalingrad à Grenoble<sup>3</sup> !

**C.** : Le jour où je vous ai annoncé que j'avais un virage à prendre avec Isa et que vous aviez un virage qui arrivait avec votre premier enfant.

\*

**C.** : En fait, Sam, on nous a demandé d'écrire un article sur la confiance au sujet de l'aventure Studext et on est remonté jusqu'en 2003. Cette relecture montre que la confiance est histoire de cheminement entre des hommes et des femmes et que cette relecture, même différente d'une personne à l'autre, fait conjointement sens. La base de l'action, c'est un faire-ensemble.

**S.** : La confiance a besoin de temps pour s'installer mais quand elle est là, elle est solide et durable. Une corde forte sur laquelle on peut compter et par laquelle on peut se hisser.

---

3. La rue à Grenoble où habitaient Karine et Samuel à l'époque.

Comment relever ce *challenge* dans un contexte où la défiance et la critique sont plus souvent mises en avant que la confiance et la bienveillance ? Lorsque violence et dogmatisme servent à commenter et évaluer l'action des élus, reste-t-il une place pour la confiance dans la sphère politique ?

L'abandon de l'écotaxe il y a quelques années est pour moi l'exemple flagrant de ce qui mène à la perte de confiance vis-à-vis de nos élus et indirectement de nos institutions. Comment se réjouir qu'une décision votée à l'unanimité par les élus de la République soit abandonnée brutalement pour contenter un mouvement, fût-il citoyen et populaire ?

RESTE-T-IL UNE PLACE  
POUR LA CONFIANCE  
DANS LA SPHÈRE  
POLITIQUE ?

Loin de cet exemple et des considérations générales, mon expérience m'a appris combien la confiance était un élément essentiel de la réussite d'un mandat. Dans une commune de 8 000 habitants, aucun sondage ne demande aux administrés s'ils font confiance ou non à l'équipe municipale. Les réseaux sociaux, qu'ils soient portés par Internet ou par les comptoirs des cafés, sont en revanche prompts à exprimer défiance et colère vis-à-vis des élus. Que ce soit pour un arbre coupé, pour une rue mal nettoyée ou pour une bordure mal posée... ces réseaux peuvent s'enflammer en quelques jours, alimentés par les commentaires que chacun s'autorise à donner et en faisant souvent fi de tout élément de contexte et de complexité.

Après cinq ans de mandat, je ne suis toujours pas revenu de la violence de certains *posts* Facebook et autres courriers électroniques, surtout lorsqu'ils sont envoyés par des personnes avec lesquelles nous pensions avoir des relations de confiance. Je crois que personne dans l'équipe ne s'y est habitué, chacun adoptant des attitudes propres à son caractère et son état de forme à l'instant t, mais tous étant plus ou moins blessés. Blessure d'autant plus vive que l'ambition politique des uns et des autres se limite à se mettre au service de la collectivité et de ses habitants.

Dans mon domaine de délégation (accessibilité à la ville et travaux) chaque

## **AVOIR LA CONFIANCE DES AUTRES ÉLUS**


Si pour certains retrouver la confiance peut signifier retrouver la confiance en soi, celle qui permet de rester « droit dans ses bottes » et d'avancer en étant certain que la solution proposée est la seule valable ; personnellement la confiance dont j'ai besoin, c'est celle des autres.

Tout d'abord, j'ai besoin de la confiance de mes collègues élus et de mon maire. Comme dans une équipe de sport collectif, cette confiance permet à chacun et au groupe d'avancer, et il est parfois indispensable de se redire cette confiance qui s'exprime au quotidien dans les actions des uns et des autres pour mettre en œuvre notre programme.

Celui-ci couvre de nombreux domaines et donne de grandes orientations aux politiques envisagées. Une fois élus, il appartient donc au maire et à ses adjoints de traduire ces orientations en réalisations concrètes. Très vite apparaît l'impossibilité de maîtriser l'ensemble des sujets concernant la commune et donc la nécessité de se faire confiance les uns les autres pour porter le projet commun. Je dois faire confiance à mes collègues dans la gestion de leurs dossiers comme je leur demande de me faire confiance lorsque je propose des travaux qui vont bouleverser les habitudes de nos administrés. Face à la pression des riverains mécontents, il n'est pas toujours évident de soutenir les solutions mises en avant et le renoncement ou l'immobilisme sont des tentations qui nous traversent parfois.

Cette confiance entre élus n'était pas forcément donnée d'avance, compte tenu de l'histoire de notre équipe mais elle s'est construite au fur et à mesure que nous vivions ensemble cette aventure. Elle s'est construite sur la base de ce que nous vivons au quotidien entre nous, des événements locaux, nationaux ou personnels ; des moments de joie ou de douleur partagés ; des accords et des désaccords...

L'autre source de confiance dont j'ai besoin, c'est la confiance des proches et des amis. Ceux qui sont capables de juger mon action de plus loin, ceux qui me connaissent et qui savent me dire si, en prenant telle ou telle décision, je trahis



ce lien se poursuit dans le temps et se traduit ensuite par de nombreuses rencontres amicales lors de mes visites dans le village.

Plus qu'un crédit donné au moment de l'élection qui ne pourrait qu'aller en s'amenuisant au fil du temps, la confiance est pour moi un lien qui se construit et se développe entre élus et citoyens, entre élus et techniciens, entre élus de l'équipe et qui petit à petit tisse un ouvrage : une politique commune.

## **L. : Plus généralement, comment analysez-vous les mutations actuelles de la presse ?**

**V.G. :** En deux petites décennies, quatre ruptures ont bouleversé le monde des médias et le marché de l'information comme autant de mouvements tectoniques : une rupture technologique qui a vu le numérique se propager à une vitesse inégalée dans l'histoire des techniques ; une rupture des usages qui ne cessent de se transformer sous nos yeux : depuis l'émergence de nouveaux acteurs sur la toile, on ne consomme plus ni la télévision, ni la presse, ni les médias comme au XX<sup>e</sup> siècle (62 % des adultes américains s'informent déjà en priorité

UNE DIGUE A CÉDÉ.  
IL Y AURA UN AVANT  
ET UN APRÈS.

sur les réseaux sociaux) ; une rupture des modèles économiques qui a provoqué de puissants mouvements de concentration et surtout la disparition de nombreux médias au point que, dans certaines grandes villes américaines, il n'y a déjà plus ni presse papier, ni organes locaux d'information, privés ou publics. Des fondations américaines ont même cartographié ces « *News Deserts* ». L'écosystème des médias n'a jamais semblé aussi vulnérable.

Une ultime rupture s'est enchaînée, celle de l'information en tant que telle. D'un côté, cette rupture se manifeste par une démocratisation, une libération même parfois de l'information dans certains pays où elle était sous contrainte, mais surtout par une dérégulation radicale du marché de l'information : chacun peut aujourd'hui produire de l'info, de l'opinion ou de l'intox, poster et partager des images ou des vidéos sur des plateformes hyperpuissantes connectées à nos smartphones. À l'heure des algorithmes, l'information est devenue horizontale, atomisée, surabondante, jusqu'à la saturation.

De l'autre côté, une défiance abyssale met à l'épreuve nos démocraties : une enquête menée auprès de plus de 33 000 personnes dans 28 pays a montré que les médias sont désormais l'institution en laquelle la confiance est la moindre. Pas une démocratie occidentale n'y échappe : partout la crédibilité de l'information et des médias traditionnels s'érode.

À ce tableau noir s'ajoutent les menaces exogènes : des groupes et des États

tégique de l'École militaire (CAPS-IRSEM, sept. 2018) écrivent : « Nous ne sommes pas dans une ère idéologique du remplacement d'une vérité par une autre mais dans une ère sceptique ou relativiste, de remise en cause de la possibilité même de la vérité. »

Les publics jeunes sont plus encore vulnérables, notamment face au complotisme : en France, 7 lycéens sur 10 pensent que « les médias ont menti ou dissimulé des informations au sujet des attentats terroristes de 2015 »<sup>1</sup>. Dans ce grand tumulte, les marques de médias sont défiées, voire rejetées par les jeunes. La BBC est en train de tenter, avec succès, de gommer son nom de toutes ses offres pour les jeunes. C'est un renversement édifiant pour des marques mondiales qui avaient fait de leur nom un gage de sérieux, de professionnalisme et donc un tiers de confiance.

### **L. : Alors ? Que faire ?**

**V.G. :** Dans la tempête que nous traversons, c'est un cycle nouveau qui s'ouvre. Et nous devons l'aborder avec quelques convictions fortes. L'information est un bien commun, l'une des ressources vitales de l'espace et du débat publics en démocratie.

Il convient tout d'abord de rappeler que cette crise dépasse le seul horizon des journalistes. Elle engage chacun des acteurs de la société civile : citoyens, politiques, entrepreneurs, associations, syndicats. Tous ont une responsabilité dans la bonne tenue d'un débat public civilisé. La crise multiforme de l'information concerne chacun d'entre nous, elle sera un défi de longue haleine pour nos démocraties.

Mais elle concerne aussi évidemment les journalistes et leur façon de travailler. Elle leur impose une vigilance accrue en termes de collecte d'information et de certification de l'information recueillie.

---

1. Cf. MUXEL Anne, GALLAND Olivier, *La jeunesse radicale*, Paris, PUF, 2018.

# Exercer la justice

David Goldberger

**L**a justice est une notion polysémique. Elle est un idéal philosophique individuel ou collectif qui lui fait revêtir une dimension morale, une réalité qui s'incarne dans le droit, sa norme d'application, et enfin une institution composée de structures au sein desquelles des personnes sont chargées de faire appliquer le droit.

La conséquence majeure de cette polysémie est que l'opinion qui s'exprime sur l'institution se trouve toujours mêlée à une évaluation morale effectuée à l'aune de la notion de sanction associée à cette institution. Ainsi, lorsque l'on s'interroge sur la justice comme institution, on s'interroge aussi sur la justice dans sa dimension morale. La justice en tant qu'institution est inséparable de la justice en tant qu'idéal, à savoir ce qui semble juste ou injuste dans l'application des normes, pouvant elles-mêmes être perçues comme justes, injustes, ou insuffisamment protectrices.

Il faut, avant toute chose, faire le constat qu'en 2019, selon un premier sondage<sup>1</sup>, seuls 44 % des Français ont confiance en la justice et que, selon un

1. Baromètre de la confiance politique du Centre de recherches politiques de Sciences Po, *Vague 10*, janvier 2019.

## À PROPOS DE L'AUTEUR

David Goldberger, 35 ans, est marié et père de deux enfants. Après avoir été assistant de justice au tribunal administratif de Cergy-Pontoise pendant deux ans et demi, il est devenu rapporteur à la Cour nationale du droit d'asile en

2010 et il est chargé de la formation des nouveaux rapporteurs à la rédaction des ordonnances.

Il est membre de l'équipe Mission de France Val d'Oise et du réseau Justice.

commune pour que la société puisse aller de l'avant.


Toutefois, il s'agit là d'une dérive. C'est bien parce que la justice n'est pas l'opinion publique et que le droit n'est pas nécessairement le reflet exact de ce que nous estimons être juste à un instant t que l'on peut lui faire confiance et s'y fier. Il nous faut comprendre que l'accès au juge et à un avocat est un droit ouvert à tous, que l'on soit une partie lésée ou l'accusé (préssumé innocent même si l'évidence le désigne comme coupable). Il nous faut comprendre qu'une procédure judiciaire prend du temps pour

CES PRINCIPES  
VIENNENT HEURTER  
NOTRE VISION DE  
CE QU'EST LE JUSTE,

que la victime puisse se faire entendre en se sentant en sécurité, pour que les experts puissent faire leur travail, mais aussi pour que l'accusé puisse préparer sa défense avec son avocat. Toutes les parties ont besoin d'un temps, différent du temps médiatique, pour qu'une confiance puisse s'instaurer avec les juges et les avocats, afin qu'elles soient assurées que le litige est résolu de manière impartiale dans le plus strict respect des principes du contradictoire et de l'égalité des armes. Il nous faut accepter que notre système ne juge pas les fous<sup>5</sup> et que les procès n'ont pas comme première raison d'aider des personnes à faire leur deuil ou à se reconstruire. Il nous faut accepter que le sens éducatif de la peine se corrode avec le temps et que la peine trop tardive devienne injuste car inutile, ce qui justifie alors l'existence des règles de prescription de l'action publique<sup>6</sup>. Et c'est bien parce que beaucoup de ces principes, garde-fous à l'arbitraire et à la pénalisation excessive de la société, viennent heurter notre vision de ce qu'est le juste, que la justice devient une machine à produire du mécontentement, que celui-ci provienne du perdant comme du gagnant qui estime ne pas avoir obtenu une réparation suffisante,

5. Article 122-1 du Code pénal (alinéa 1) : « N'est pas pénalement responsable la personne qui était atteinte, au moment des faits, d'un trouble psychique ou neuropsychique ayant aboli son discernement ou le contrôle de ses actes. »

6. DANET Jean, « La prescription de l'action publique, un enjeu de politique criminelle », in *Archives de politique criminelle* n° 28, 2006, p. 73-93.



chercher à expliquer ses décisions et à reconnaître ses erreurs afin d'apaiser les déceptions et les colères qu'elle peut susciter. C'est cet aléa humain qui, malgré tout, nous permet encore de bénéficier d'une justice indépendante, impartiale, transparente et équilibrée, qui se garde de tout automatisme algorithmique<sup>8</sup>. Autant de motifs donc d'avoir confiance en cette justice qui dans ses imperfections vient rejoindre notre humanité imparfaite.

---

8. Intervention de Jean-Marc SAUVÉ, vice-président du Conseil d'État, « La justice prédictive », 12 février 2018.

Philippe trouve Nathanaël et lui dit : “Celui dont il est écrit dans la loi de Moïse et chez les Prophètes, nous l’avons trouvé : c’est Jésus, fils de Joseph, de Nazareth.” Nathanaël répliqua : “De Nazareth peut-il sortir quelque chose de bon ?” Philippe répond : “Viens, et vois.”

Lorsque Jésus voit Nathanaël venir à lui, il déclare à son sujet : “Voici vraiment un Israélite : il n’y a pas de ruse en lui.” Nathanaël lui demande : “D’où me connais-tu ?” Jésus lui répond : “Avant que Philippe t’appelle, quand tu étais sous le figuier, je t’ai vu.” Nathanaël lui

JÉSUS NE SORT  
PAS DE NULLE PART .

dit : “Rabbi, c’est toi le Fils de Dieu ! C’est toi le roi d’Israël !” Jésus reprend : “Je te dis que je t’ai vu sous le figuier, et c’est pour cela que tu crois ! Tu verras des choses plus grandes encore.” Et il ajoute : “Amen, amen, je vous le dis : vous verrez le ciel ouvert, et les anges de Dieu monter et descendre au-dessus du Fils de l’homme.”

Et on tente de répondre à cette question énigmatique : comment se fait-il que les apôtres aient pu donner si vite leur confiance à ce Jésus sorti de nulle part ?

### **ILS DEMEURÈRENT AVEC LUI**

Tout d’abord, un constat : Jésus ne sort pas de nulle part, Il semble plutôt sortir de l’intérieur de nos vies (là où nous ne sommes pas, comme diraient Augustin – « Tu étais au-dedans de moi et j’étais, moi, à l’extérieur de moi-même » – et Madeleine Delbrêl – « Mon Dieu, si vous êtes toujours partout, comment se fait-il que je sois si souvent ailleurs ? »). Il se met à l’écoute de nos attentes « Que cherchez-vous ? » comme Il le fera plus tard, ressuscité, sur le chemin d’Emmaüs (« De quoi discutiez-vous ? »... même si c’est du saint Luc, cette fois). Et il semble qu’Il ne les déçoive pas, si on va au bout de l’histoire de ceux avec qui Il chemine...

Ensuite, Jésus n’embrigade pas. Il propose un chemin : « Venez, et vous verrez ». Libre à chacun de suivre. Ou au moins, de venir et voir.

Et surtout, un mot retient l’attention : « *Ils demeurèrent avec Lui* ».

Là est peut-être la clé de la confiance que les apôtres sont parvenus à

souvent pour dire que la personne est digne d'une confiance sans borne ni faille : « C'est mon gars sûr. » Souvent, cela signifie qu'on a non seulement « demeuré » mais qu'on a usé de sacrées épaisseurs de semelles ou de fond de *baggies* ensemble, ou mieux encore, qu'on « a grandi ensemble », que le digne de confiance est réellement « mon ref » ou « ma res » (mon frère ou ma sœur, en syllabique). Bien sûr, si la personne en question trahit cette confiance si radicale, gare aux conséquences : des binômes qui se brisent, hélas ça existe aussi, souvent aussi abruptement que la confiance était radicale. Même si un chemin de réconciliation est toujours possible, il faut alors souvent bien du temps (encore une fois) pour que la confiance bourgeonne à nouveau...

### **ENTRER DANS LA TRIBU**

Comme pour les apôtres, le bouche-à-oreille (pour ne pas dire le téléphone arabe), fonctionne aussi très bien dans les cités, avec ou sans forfait. Comme disait le cardinal Suhard, une fois que le mur est abattu ou du moins percé, tout est possible. Quand l'un de la tribu a accordé sa confiance à quelqu'un, même à un étranger du sérail, ses « refs » de pavé peuvent alors lui accorder la leur, comme Simon qui se met en route vers Jésus suite à la parole de son « ref » André. C'est même le meilleur visa pour entrer dans ce petit monde aussi fermé qu'un village galiléen (d'où « rien ne peut sortir de bon », c'est bien connu !) : avoir ses entrées, ceux avec qui on a suffisamment demeuré pour avoir droit à leur confiance, sans avoir trop déçu leurs attentes si possible... Alors, la confiance devient envisageable : elle a déjà été accordée par un de la tribu.

Contrairement aux apparences, ces apôtres du bitume ne se font pas si facilement embrigader : que viennent des gourous professionnels qui se prennent pour le messie ou des prophètes de malheur, ils les repèrent assez vite. On n'accorde pas si facilement sa confiance, surtout à un étranger. Mais la recette du vivre-ensemble peut faire basculer du statut d'étranger (« babtou », littéralement étranger en verlan « rebeu », même s'il désigne surtout les visages pâles) à celui de familier, si ce n'est de « gars de la tée » ou de « mec du terter » (du territoire...), voire consécration suprême d'être considéré « comme

# Répondre librement à l'appel

Pour et avec l'équipe du SAMP, Étienne Galand

**L**e service de l'appel au ministère presbytéral (SAMP) est une petite équipe qui réunit Fred Ozanne, Grégoire Primard, Nathalie et Étienne Galand. Il est en relation avec le pôle jeunes et le séminaire. Nous nous réunissons trois à quatre fois par an. Nous avons travaillé sur les scripts et l'élaboration d'une trilogie de clips *Des prêtres là où on ne les attend pas*, liés au travail professionnel, au *presbyterium* et à la vie d'équipe. Les prêtres au travail ne sont pas envoyés seuls en mission.

Ces outils, pour faire connaître le ministère de prêtre de la Mission de France sur les réseaux sociaux et lancer « des appels », sont la face visible d'une mission que chacun doit porter et avoir à cœur : permettre à des personnes de trouver leur chemin de bonheur.

Voici quelques pistes que nous essayons de mettre en œuvre, comme un cheminement en trois temps.

## **FAVORISER LA CONFIANCE : ÊTRE À L'ÉCOUTE, ÉVEILLER**

C'est souvent Fred qui est interpellé ou sollicité par un jeune qui se questionne sur le sens à donner à sa vie, et en particulier sur une vie donnée comme prêtre.

---

### **À PROPOS DE L'AUTEUR**

Étienne Galand appartient à l'équipe Evry'Sonne. Il est chef d'établissement dans un collège

d'Éducation prioritaire de Viry Chatillon. Il participe au service de l'appel au ministère presbytéral.

la Mission de France. J'ai mieux saisi les intuitions de cette dernière et je me sens d'une part à l'aise avec cette forme de vie et cet appel, et d'autre part je me sens unifié dans cette manière d'être présent au monde. Et enfin, ce n'est pas le plus négligeable, je suis vraiment marqué par la joie qui vous habite ! »

Cette méthode ne favorise la confiance que dans un cadre bienveillant. À nous équipes, lieux de vie... d'être à l'écoute de ces attentes et de ces questions parfois non formulées.

R E S T E R   L I B R E  
D A N S   L A   D É M A R C H E  
E T   L E   D I S C E R N E M E N T .

L'écoute et un climat de confiance sont importants pour accompagner ces jeunes et leur permettre de se croiser !

### **RELIRE DANS LA CONFIANCE ET LA LIBERTÉ**

Certains sont invités à cheminer et à creuser le sens de leur projet. Cela peut se faire lors de rencontres en petit groupes pendant l'année, dans un accompagnement personnel, mais aussi par des temps de partage avec des prêtres et des couples. Comme toute grande question, celle de la vocation peut donner le tournis. Prendre le temps de relire, de rencontrer, de questionner est alors essentiel pour rester confiant dans la démarche. Grégoire et Sophie, comme Nathalie et moi-même, recevons parfois des jeunes en questionnement. C'est à la fois l'occasion de partager notre vision de la Mission de France, de la place des prêtres mais aussi de notre vocation de mariés, de notre propre réponse à l'appel du Christ. Il est essentiel de rester libre dans la démarche et le discernement. Il est donc important d'accueillir le projet et le questionnement sans enfermer, sans projeter... Ce temps de relecture accompagnée nécessite aussi de la confiance.

Le temps et la multiplicité des portes d'entrée pour approfondir ces grandes questions sont des merveilleux atouts. À nous, en équipe et dans nos lieux de vie, d'être des témoins de la joie de suivre le Christ et de notre confiance en lui !

# Greffer nos histoires à la Parole de Dieu

Jean-Christophe Houot

**N**otre réflexion tentera de justifier la place centrale que pourrait avoir la Parole au sein d'une société qui a du mal à faire corps. Quelles seraient nos raisons de lui faire confiance et de nous appuyer sur elle pour éclairer notre route ? Nous essaierons de mieux percevoir en quoi la Parole permet aux hommes de créer de l'histoire collective à partir de leurs histoires individuelles. Cependant, de quelle manière pourrait-elle agir au sein d'une société sécularisée où les hommes se veulent indifférents à sa présence ?

Après avoir observé l'état de notre société actuelle et l'évolution pastorale de ces quarante dernières années, nous rappellerons pourquoi les chrétiens ont fondé leur vie sur les Écritures et non sur d'autres textes, tout autant humanistes. Ensuite, nous développerons l'action théologique de cette Parole mise au centre. Nous conclurons en vérifiant sa faisabilité au sein de notre société où Dieu est en retrait.

## UN « FAIRE SOCIÉTÉ » QUI NOUS ÉCHAPPE

Au XXI<sup>e</sup> siècle, alors que la société occidentale est de plus en plus à la recherche de bien-être et de vivre-ensemble, elle n'en reste pas moins frag-

---

### À PROPOS DE L'AUTEUR

Jean-Christophe est prêtre de la  
Mission de France, membre de

l'équipe Sud-Essonne.  
Il est maraîcher.

## UNE PASTORALE POUR FAIRE NAÎTRE L'HUMANITÉ

Depuis quatre décennies, nous avons connu en France deux types de pastorale :

- Celle de Jean-Paul II en 1983 dénommée « La nouvelle évangélisation »<sup>3</sup>. Elle consistait à aller vers ceux que l'on dit éloignés de l'Église. Dans cette dynamique, il s'agissait d'aller apporter quelque chose au monde. Le but était de ramener la population au sein de l'Église.

- En 1996, une nouvelle pastorale a été conçue par les évêques de France, conduite par Mgr Dagens : « Proposer

la foi dans la société actuelle »<sup>4</sup>. Cette

pastorale était signe de profondeur –

ALLER FAIRE POUSSER  
LA SEMENCE DU VERBE

« Avance en eau profonde » – ou d'ouverture – « Va au large » (*Luc 5, 4*) –.

Le but était d'adapter notre pastorale à cette société qui devenait plurielle.

Elle était prête à adapter son langage pour mieux répondre aux questions

que la société lui posait. Cependant, nous restions toujours dans cette dy-

namique d'apporter quelque chose au monde sans imaginer que celui-ci

pût aussi nous enrichir. De plus, nous observons que la société actuelle

s'intéresse de moins en moins à ce que pourrait apporter l'Église.

Une nouvelle pastorale est proposée par Christoph Theobald<sup>5</sup> : la pastorale d'engendrement. Elle part des semences du Verbe qui sont déjà dans le monde. Cette pastorale n'a plus la prétention d'apporter quelque chose au monde. Elle consiste avant tout à aller faire pousser la semence du Verbe déjà déposée en l'autre. Engendrer signifie chercher à « faire naître » ce qui est

3. Terme employé dans un discours au CELAM (le Conseil épiscopal latino-américain) à Port-au-Prince, le 9 mars 1983, lors du 500<sup>e</sup> anniversaire du travail missionnaire en Amérique latine.

4. Les évêques de France, *Proposer la foi dans la société actuelle. Lettre aux catholiques de France*, Paris, Cerf, 1996, 130 p.

5. THEOBALD Christoph, *Urgences pastorales. Pour une pédagogie de la réforme de l'Église*, Montrouge, Bayard, 2017, 540 p.

## LA BIBLE : UNE POLYPHONIE<sup>6</sup> DE VOIX HUMAINES POUR DIRE LE CHRIST

a) Des voix humaines pour dire l'Unique

Pourquoi avoir confiance en la Bible ? En quoi ce livre, rassemblant différents textes écrits par des humains, serait-il reconnu comme Parole de Dieu ? Est-ce que la décision de l'Église n'est pas trop arbitraire pour être juste ? Qu'est-ce que ces auteurs auraient de plus par rapport à d'autres philosophes, poètes, écrivains, eux aussi chercheurs d'humanité ? L'Église catholique reconnaît que la Bible est faite de plusieurs textes (en grec, *ta biblia*, les textes) qui ont pour origine littéraire des auteurs humains. Pourtant, entre le III<sup>e</sup> et IV<sup>e</sup> siècle après J.-C., quand l'Église canonise ces textes, autrement dit les rassemble, elle reconnaît Dieu comme leur auteur<sup>7</sup>.

Effectivement, il ne s'agissait pas de nier la pluralité des auteurs littéraires mais de reconnaître l'unicité qui traversait cette pluralité des textes humains. L'Église reconnaît que se fait entendre l'Unique à travers eux. Ces textes ont été reconnus par l'Église comme conduits par l'Esprit avec pour seul motif de dire le Christ. Celui-ci sera le motif, l'intrigue de cette pluralité d'Écritures. L'Église reconnaît qu'avec leurs mots, leurs cultures, les auteurs ont voulu faire entendre concrètement la présence de Jésus-Christ semée au fond d'eux et en dialogue avec leur histoire. Leurs mots et leur histoire participent ainsi à la réception de la Révélation du Christ. Les Écritures sont donc une multitude d'interprétations historiques grâce auxquelles se dit l'Unique. Elles sont une polyphonie de voix humaines à travers lesquelles se fait entendre l'Unique. Celui-ci nous annonce, en sa personne, que l'homme dépend de Dieu et que Dieu veut aussi dépendre de l'homme.

---

6. Reprise du terme de Jean-Louis Chrétien dans son article « Se laisser lire avec autorité dans les Saintes Écritures », in *Recherches de Science Religieuse* 92/1, 2004, p. 119-137.

7. SESBOUË Bernard, « La canonisation des Écritures et la reconnaissance de leur inspiration. Une approche historico-critique », in *Recherches de Science Religieuse* 92/1, 2004, p. 13-44.

nous parlent, quand elles nous font regarder la vie autrement, quand elles font grandir notre humanité, quand elles nous font comprendre que nous ne sommes pas des êtres promis à rien. Elles nous parlent quand nous sentons que nous sommes des êtres promis à vivre quelque chose de sensé, quelque chose qui ne s'épuise pas, quelque chose qui traverse la mort.


#### b) Pour créer du sens commun

Les Écritures nous rappellent que les humains sont avant tout des chercheurs et des créateurs de sens. Or, créer du sens avec les Écritures ne consiste plus seulement à chercher le sens de sa propre vie. Cela consiste à élaborer du sens pour tous et pour chacun. La vérité n'est pas relative. Elle est relationnelle. La Parole est présente pour vivifier notre humanité, pour nous mettre en relation les uns avec les autres et nous faire créer du sens commun, communicable à tous. Étymologiquement, « com-mun » signifie « faire de l'un avec plusieurs ». Nos vies humaines deviendront sensées quand elles le seront pour tous et pour chacun, quand elles créeront de l'histoire commune, celle d'un peuple. Par conséquent, les Écritures opèrent à partir de nos histoires individuelles pour en faire de l'histoire collective. Greffés aux Écritures, nos propres talents et nos propres histoires font corps avec ce Sens qui se veut être celui de tous et de chacun, celui qui est partageable à tous.

METTRE EN RÉCIT,  
CE N'EST PAS  
« SE » RACONTER.

#### c) En se greffant à la Parole

Il est bon de mettre en récit nos vies, d'en faire ressortir la cohérence, le sens. Mettre en récit, ce n'est pas « se » raconter, exposer ses belles œuvres, ni faire l'inventaire historique des événements qui nous sont arrivés. C'est percevoir et raconter tout ce que Dieu nous a donné de vivre. Dieu nous donne des personnes à rencontrer, chrétiennes ou non. En elles, la fraternité est semée et demande à naître. En quoi ces rencontres sont-elles créatrices de sens pour tous et pour chacun ? En quoi deviennent-elles du sens partageable à tous, du pain quotidien ? Comme dit l'Évangile, « la moisson est abondante mais les ouvriers peu nombreux » (Lc 10, 2). Jour après jour, l'Évangile nous invite à goûter le sens de la vie à partir de ce qu'il nous est donné de vivre. Le monde



donner un sens nouveau et bon pour tous et pour chacun. Ainsi et peu à peu, la vie se remplit de Sens, un Sens partageable à tous, comme du pain partagé. Certains y reconnaîtront le Christ et en rendront grâce, d'autres non. Mais tous seront dans la même Joie, le cœur brûlant.


## LA CONFIANCE FONDÉE SUR L'ALLIANCE

Le cri de confiance de David fait suite au rappel d'un événement majeur : David, le serviteur, a été oint. Et grâce à cette onction, il peut tenir face à tout ennemi possible. Dans le langage du pouvoir, est exprimée la solidarité de Dieu avec David : « ... pour lui ma main sera ferme, mon bras aussi le rendra fort. » Mieux, c'est une solidarité sans condition, un véritable blanc-seing que Dieu manifeste à David : « Ma vérité et mon amour avec lui, par mon nom s'exaltera sa vigueur. » Finalement, le serviteur choisi doit tout à Dieu. L'onction divine est son fondement, son origine et s'annonce comme indéfectible. Elle est telle que son bénéficiaire est véritablement créé grâce à elle. Sa réponse sous forme de l'exclamation exprimant la confiance d'un fils pour son père est l'expression de la foi suscitée par cet engagement sans retour de Dieu : « J'ai fait une alliance avec mon élu, j'ai juré à David mon serviteur : à tout jamais j'ai fondé ta lignée, je te bâtis d'âge en âge un trône. » (Ps 89, 4 5)

UNE RELATION  
DE CONFIANCE  
DANS UNE ALLIANCE  
INDÉFECTIBLE.

L'onction de David n'est que le couronnement d'un processus d'alliance déployé entre Dieu et son serviteur. Le psaume se plaît à louer Dieu l'incomparable – « Yahvé, Dieu Sabaot, qui est comme toi ? » (Ps 89, 9) – qui s'est lié dans un rapport inouï avec David. Sans autre motif que son amour pour son « élu », Dieu s'engage comme premier partenaire d'une relation de confiance dans une alliance indéfectible. Ce faisant, il suscite la réponse de foi de l'homme. Cette figure de l'alliance pour viser la relation que Dieu désire entretenir avec ses « amis » est porteuse de la libération des « alliés ».


En effet, les hommes n'ont pas besoin de se hisser à hauteur de Dieu pour le rencontrer. Il vient à eux. Ils n'ont pas besoin de lui faire allégeance comme à un empereur, c'est lui qui se propose de les fortifier. Le registre de la confiance en Dieu n'est pas celui de la soumission inconditionnelle qui défait l'homme de sa raison. En effet, l'orant clame : « Justice et Droit sont l'appui de ton trône, Amour et Vérité marchent devant ta face. » (Ps 89, 15) Dieu, en excluant l'arbitraire de ses décisions, valorise l'humain à travers sa raison. Il lui ouvre la



ce qu'elle avait de libérateur (au contraire des idoles qui asservissent en profitant de l'homme) mais aussi dans tout ce qu'elle créait comme culpabilité. Au joug lourd de la Loi, Jésus propose comme substitut de vivre à sa suite. Le cadre de l'alliance est transformé. La foi qui ne pouvait que passer par la mise en œuvre de la Loi passe désormais par la relation de confiance avec Jésus, Fils du Père, qui établit les hommes dans une relation déculpabilisée avec Dieu. Mieux encore, dans la paix avec Dieu, dans une vraie communion avec lui.

\*

En relisant le psaume 89, les premières générations chrétiennes ne s'y sont pas trompées. David, le serviteur, l'élu oint par Dieu, est compris comme une figure de Jésus, le Christ – l'Oint par excellence. Et parce qu'il est présence de « Dieu qui s'engage solidairement dans une alliance indéfectible avec les hommes », ses disciples peuvent clamer, sans culpabilité aucune et en toute vérité : « Toi, mon père, mon Dieu et le rocher de mon salut ! » Ainsi, la réponse confiante de l'homme à Dieu s'enracine dans l'engagement confiant et irréversible de Dieu envers lui.




les abus des multinationales de l'agro-alimentaire et la privatisation des semences paysannes. Elle œuvre au quotidien dans l'esprit de Gandhi : « La terre peut subvenir aux besoins de tous, mais pas à l'avidité d'un seul. » Avec Satish Kumar, qui a soutenu la réforme agraire de Gandhi et ardemment milité contre l'arme nucléaire, elle prône la reliance spirituelle de l'homme à la terre, à l'univers, et la responsabilité qui en découle.

Retour en France, la caméra se tourne vers Frédéric Lenoir, philosophe, sociologue et historien des religions : « La pensée de Descartes a séparé l'homme de la nature, mais aussi le corps de l'esprit. Avec pour conséquences les crises écologiques actuelles et le fait que les Occidentaux ne sont plus reliés à leurs corps et éprouvent tant de difficultés à trouver la paix intérieure ou à bien gérer leurs émotions. » Cap vers l'Ardèche, le micro est tendu à Pierre Rabhi, précurseur de l'agroécologie, initiateur du mouvement des Colibris et de Terre & Humanisme. Celui-ci milite pour une sobriété heureuse et nous encourage à renoncer à l'idéologie du profit illimité, de la croissance illimitée.


Au Mexique, Marc et Nathanaël rencontrent José Luis Tenoch, guérisseur de la tradition aztèque, qui leur confie : « Nous sommes la pointe de la flèche du changement qui vient. Nous devons donc commencer par nous transformer nous-mêmes pour accueillir ce changement de civilisation. Être alignés et cohérents entre nos pensées, nos paroles et nos actes ».

Marzo Quetzal a bâti dans le Chiapas un lieu de vie où se côtoient expérimentations agricoles et actions en faveur des communautés indigènes. Selon lui, l'homme moderne se sépare quand il perd de vue qu'il est une partie du cosmos. Privé de son identité cosmique, l'être humain devient un être mécanique. Tout comme Teilhard de Chardin, il affirme que nous sommes d'abord des êtres spirituels en train de vivre une expérience matérielle. La pratique du Temazcal (hutte de sudation), rituel ancien de purification et de connexion avec la Terre Mère, est une étape essentielle pour Marc et Nathanaël. Ils partent alors pour le Guatemala, à la rencontre de Chaty Secaira, fondatrice d'un centre de méditation. « Nous sommes tous "un", déclare-t-elle, il n'y a pas de division, mais l'être humain voit les choses de manière fragmentée. Quand



rique. L'enjeu est de savoir si nous allons vers un post-capitalisme écologique et juste, ou vers une dérive autoritaire de l'oligarchie, qui se résoudra par la violence. » Et Marianne Sébastien, cantatrice et fondatrice de Voix Libres, qui, grâce à la thérapie par le chant, a permis à 950 000 jeunes issus des mines, des rues, des prisons ou des ordures de retourner la grande misère en stratégie positive. Elle proclame qu'il n'y a pas de développement extérieur sans développement intérieur et que la plus belle énergie est celle de la joie. « Mais il y a des couches de papier mouillé sur nos cœurs, et le feu ne prend plus... »

Ce documentaire de 87 minutes est ambitieux, et pourtant constellé d'humour, de beauté (que notre planète est majestueuse !) et de simplicité joyeuse. À voir et revoir de toute urgence.



*Écoutons le Père Joseph traquer les traces de la confiance au plus profond de la misère, rejoignant le slogan de la Mission de France : « La foi là où on ne l'attend pas. »*


## **UNE EXISTENCE SANS RYTHME NI SIGNIFICATION**

Mettons-nous en présence de ces hommes et de ces femmes, de ces familles et de ce peuple qui incarnent la misère de notre temps, héritiers des pauvres qui, il y a deux mille ans, se bousculaient sur le passage de Jésus-Christ ou se cachaient dans les chemins creux hors des villes ; héritiers des pauvres qui peuplaient les maladreries et hôtels-Dieu du Moyen Âge ou s'abritaient au pied des contreforts des cathédrales ; héritiers enfin des habitants des cours des miracles, puis de ceux de la zone et des bas-quartiers du début de notre siècle. [...]

DESCENDONS VERS CE  
« MONDE D'EN BAS »

Pauvres des chemins creux de notre temps, que nous révèlent-ils de Dieu, de la foi dans le Dieu des évangiles ? Descendons vers ce « monde d'en bas », au foyer des Beauchamp.

Chez les Beauchamp, dix personnes se bousculent, se disputent, s'injurient à longueur de journée, ou bien vivent sous une épaisse couverture de tristesse. Les parents, sept enfants, plus un beau-fils, s'entassent ainsi, comme ils le peuvent, dans une existence où l'énerverment, l'excitation ne cèdent la place qu'à l'abattement ou à la paralysie de l'insécurité. La vie paraît d'autant plus saccadée, sans ordre ni rythme, que personne ne travaille et que les enfants d'âge scolaire ne vont pas toujours à l'école. M. Beauchamp, fils d'un ouvrier du textile du Nord mort jeune, a dû faire trente-six métiers dès ses douze ans. À 25 ans, il se trouve époux et père de famille. Petit, malingre, usé bien avant l'âge, il n'y a pour lui que les humbles tâches de balayeur, de déménageur, de monteur de marché. Puis, un jour, il s'effondre. Atteint depuis longtemps d'une affection gastro-intestinale, il ne travaillera plus désormais que rarement. La Sécurité sociale refuse pourtant, pendant longtemps, d'admettre son incapacité au travail. Il lui faudra quatre ans pour régulariser



La foi, décidément, paraît bien impossible à ces hommes et à ces femmes toujours aux abois, toujours dans l'incapacité de prendre du recul et de se rencontrer dans un face à face où chacun peut trouver une identité honorable à développer dans le temps.

### **LA FOI IMPOSSIBLE ET POURTANT...**

Un gris matin d'hiver, le jeune Lucien Beauchamp entre dans la cuisine, un crucifix à la main. En fait, il n'y a plus que le corps du Christ, le bois a disparu. « Tu vois, papa, dit Lucien, il n'y a plus que Dieu, je vais prendre deux bouts de bois, je vais les attacher et lui faire une croix. »

Foi impossible ?

Noël, chez les Beauchamp, a été un jour comme les autres, pire que les autres, peut-être. Il n'y avait rien pour marquer la fête, même pas un repas qui fasse oublier un instant le malheur et où chacun eût mangé vraiment à sa faim. Peut-être, malgré tout, ce Noël gâché a-t-il pu aider à comprendre la véritable signification de la naissance de Jésus-Christ, de ce Jésus venu parmi les pauvres pour vivre et mourir afin qu'ils vivent ?

Un soir, j'ai posé la question à M. Beauchamp. Il baisse la tête, ne répond pas. Il réfléchit, puis dit tout bas : « On n'avait rien, c'est trop dur... » Puis, après un moment : « C'est peut-être cela, le mystère de l'Incarnation. » Puis il dit encore, lui qui jamais ne nous a parlé de Dieu, qui jamais n'a manifesté le moindre intérêt religieux : « C'est vrai qu'on a besoin d'être sauvés... Nous sommes de pauvres types. »

Il n'y a plus rien à dire, plus rien à comprendre, il n'y a plus qu'à s'incliner, à prier, à adorer Dieu qui nous attend là où nous ne l'attendions pas. À adorer Jésus-Christ qui apparaît là dans une splendeur que nous étions incapables d'imaginer.

Révélation qui nous vient de cet homme chétif, mal vêtu, effacé et qui ne sait